

L'animal : le plus proche, le plus lointain

Sandrine Willems

*Conférence pour le colloque sur « L'animal de compagnie »,
organisé par l'association de psychanalystes AZIP,
sous la direction de Sophie de Mijolla
(Paris, le 16 septembre 2017)*

Selon ce qui est sans doute la première définition de la philosophie, celle-ci serait un étonnement devant le monde, donc je vais commencer en vous livrant l'une de mes perplexités. Pour la préparation de ce colloque, on se réunissait à quatre ou cinq, psys, philosophes, sociologues, vétérinaires, enfin des gens plus ou moins imprégnés de rationalité occidentale, et à des moments où les propos se déliaient un peu, j'ai été frappée d'entendre plusieurs d'entre nous lâcher tout à coup : au fond, mon chien, mon chat, c'est comme mon âme. Alors je me suis demandé ici ce que ça pouvait vouloir dire.

L'âme c'est avant tout ce qui désigne ce qu'on a de plus intime. Une de mes amies analystes, qui n'aimait pas les chiens, se demandait pourquoi elle était tellement dérangée chez des amis, par la présence de leur chien. Et elle me dit que c'était probablement, selon ses mots, « parce qu'il n'était pas vraiment quelqu'un d'autre », qu'il semblait faire partie de ses amis. Et de fait l'animal de compagnie on a tendance à le laisser entrer dans une zone d'intimité, à un degré d'abandon, de décapage, où on laisse rarement pénétrer un humain. Ce n'est pas par hasard si la situation dont part Derrida, quand il s'interroge sur les animaux, est un moment où il se trouve dans sa salle de bain, nu, sous le regard de sa chatte. Et de là il en arrive à ce constat qu'elle est sans doute l'être qui le connaît le mieux. D'ailleurs il rapproche le regard de l'animal de celui du Dieu biblique qui sonde les cœurs et les reins. Et il considère que l'animal a partie liée avec la subjectivité, en tant que telle, dans la mesure où tous les deux relèvent de la singularité pure, qui échappe au langage, nécessairement général.

Georges Bataille semble aller plus loin encore : « L'animal ouvre devant moi une profondeur qui m'attire et m'est familière. Cette profondeur, en un sens, je la connais : c'est la mienne. Elle est aussi ce qui m'est le plus lointainement dérobé, (...) *ce qui m'échappe* »¹. Donc l'animal ici deviendrait comme l'incarnation de notre inconscient. Et en effet quand on vit avec un animal de compagnie, il ne cesse de nous renvoyer ce que de nous-même on n'a pas nécessairement envie de voir – quand on est angoissé, c'est lui qui peut manifester son anxiété, ou quand on a une certaine antipathie envers quelqu'un, subitement il lui témoigne de l'agressivité.

L'animal qui vit à nos côtés, il est complètement dépendant de nous, sa survie dépend de nous, donc c'est sans doute le décrypteur le plus attentif, le plus fin, des variations de nos états d'âme, qui risquent toujours d'avoir une incidence sur son existence. Et si en plus la relation avec lui est investie, intense, il peut en arriver à réagir, à répondre, comme dit Derrida, au moindre de nos gestes. A peine j'éteignais mon ordinateur, par exemple, que mon chien se levait pour aller promener. Donc l'animal de compagnie, il est si près de nous qu'il peut sembler parfois à l'intérieur de nous.

¹ . *Théorie de la religion*, Œuvres Complètes VIII, p. 294.

Mais dans le même temps, il vit dans un tout autre monde que nous. Tout ce que nous vivons, lui il le vit d'un point de vue qui nous restera inaccessible. Le philosophe Thomas Nagel disait qu'on ne saurait jamais ce que ça fait d'être une chauve-souris, mais on pourrait dire la même chose à propos d'un chat ou un chien. Au point que pour une autre philosophe, Donna Haraway, on devrait envisager nos animaux de compagnie de la même façon que des extra-terrestres, ou que le Dieu de la théologie négative, dont on ne peut que dire ce qu'il n'est pas, dont on ne peut absolument rien affirmer. De même Cyrulnik, menant des recherches sur l'animal auprès de ceux qui s'en disent les spécialistes, dans divers domaines, finit par déclarer : « il me fut aisé de découvrir que personne ne savait ce qu'est un animal »².

L'animal pour l'humain c'est donc aussi le tout-autre, et ce n'est pas pour rien qu'on a longtemps vu en lui un accès privilégié à la sphère tout autre du sacré – comme dans le sacrifice, où en tuant l'animal, l'homme accède au monde du divin. D'ailleurs c'est probablement un animal qui a été la première figure du divin adorée par les humains, vu qu'on a retrouvé des ossements d'ours sur ce qu'on considère comme le premier autel de l'humanité, dans une des grottes de la Préhistoire. Et en Egypte ancienne, on considérait que l'animal est le Bâ du dieu, sa présence incarnée sur terre. D'où évidemment le fait que certains animaux notamment de compagnie, des chats, des chiens, étaient tenus pour sacrés, et parfois momifiés. D'ailleurs dans de nombreuses civilisations, ce sont des animaux qui sont les passeurs vers l'au-delà, vers le royaume des morts. Et de fait il y a des chiens, des chats qui semblent sentir l'approche de la mort, comme on l'a remarqué dans des unités de soins palliatifs. Et de façon plus large, on peut se demander si nos animaux de compagnie ne gardent pas quelque chose de cette fonction de maintenir à notre portée le tout-autre, voire le sacré – un peu comme des autels portatifs.

D'ailleurs cette dimension de tout-autre, elle est sans doute présente dans cette impression qu'ils pourraient être nos âmes. Vu que l'âme, dans sa définition religieuse, c'est bien le tout autre, divin en l'occurrence, qui est en moi plus moi que moi – ce Dieu qui est plus proche de moi que ma veine jugulaire, selon les mots du Coran. Ce grand autre en nous, c'est évidemment ce qui deviendra en termes lacaniens le cœur de l'inconscient ou l'extime, le plus extérieur qui vient se loger au plus intime – et c'est bien ce terme d'extime que reprendra le philosophe Dominique Lestel pour parler de l'animal de compagnie, mais en inversant son sens puisqu'ici ce sera le plus intime qui se mettra à l'extérieur de nous.

Dès lors, puisque cet animal de compagnie est à la fois tout autre et plus proche qu'un humain ne pourrait l'être, il va aussi pouvoir occuper une place, une fonction, qu'un humain ne pourrait pas tenir. Comme je suis aussi psychologue, j'ai écouté beaucoup de patients à propos de leurs chats, de leurs chiens, et constaté que ceux-ci pouvaient rassasier un besoin affectif incomblable par un humain – un besoin sans doute trop lourd, insupportable pour un humain. Comme si ces animaux arrivaient à être, au-delà de la mère suffisamment bonne de Winnicott, des mères comblantes mais sans être gavantes – et cela justement parce qu'ils sont dans cette distance infranchissable. Mais du coup, on ne peut plus dire qu'ils occupent la place d'une mère humaine, ils se situent dans un registre beaucoup plus archaïque, ce registre peut-être de notre origine animale, qui aurait laissé en nous une strate animale. Et ce serait à cette profondeur-là que se nouerait notre relation à un animal de compagnie. Donc on ne peut pas ramener cette relation à un substitut de relation humaine, il y a autre chose qui se joue. Ça c'est ce

² . *Si les lions pouvaient parler*, p. 13.

qu'a souligné le psychanalyste Harold Searles, qui remarque au passage à quel point ses collègues psy, sont en général réducteurs en n'envisageant dans l'animal qu'un support de projections humaines. D'ailleurs, réduire cet animal de compagnie à un simple support de projections, c'est aussi oublier que c'est un autre, participant activement à la relation. Certains chiens en particulier pouvant adopter à l'égard de leur propriétaire un rôle extrêmement protecteur, un rôle d'« ange gardien » comme me le dit du sien un jeune homme autiste.

Et à prétendre que dans un chien, par exemple, on cherche seulement un parent, un frère, un enfant, un partenaire amoureux, on dirait que les psys oublient, dit Searles, qu'un chien c'est avant tout c'est un chien – tautologie qui ne paraît pas être une évidence pour tous. Deleuze ira dans le même sens, en accusant les psychanalystes, dès qu'ils entendent parler d'un animal dans un rêve, d'y voir aussitôt l'image d'un proche humain du rêveur. Deleuze était profondément allergique au rapport familial, familial, qu'on peut nouer sur un mode anthropomorphique avec un animal, et nous invitait à rechercher avec lui un rapport animal – qui prenne en compte sa différence radicale, et du coup ouvre la relation à de nouveaux possibles, des possibles non-humains. Cela étant, on ne peut pas nier que parfois, et même trop souvent, l'animal devienne bien un support de projections, ou un substitut de relations humaines. Mais selon Searles, pour en revenir à lui, il s'agit là d'une dimension pathologique, plus ou moins prononcée, liée à l'angoisse, chez l'humain, de se confondre avec le non-humain – angoisse qui sera maximale dans certains cas de psychose, où la personne, au fond, ne se sent pas vraiment distincte de ce non-humain.

Cependant, qu'un animal apporte tout autre chose qu'un humain, c'est encore ce qu'affirme la romancière Elizabeth von Arnim, quand elle écrit : « Parents, maris, enfants amants, et amis ne manquent certes pas de mérites, forts grands même, mais enfin ce ne sont pas des chiens »³. Et un aspect de cette spécificité de la relation à l'animal, c'est qu'elle se noue dans ce qu'on pourrait appeler « l'affect pur » – pur évidemment ici au sens de sans mélange, brut, en deçà du concept. Au yeux de Roland Barthes, c'est d'ailleurs parce qu'un chien par exemple se situe dans l'affect pur, que le chien lui donne l'impression d'avoir une âme, plus encore dit-il qu'un humain⁴. Et là, on se situe probablement à ce niveau de l'affect brut, dont Deleuze dit qu'il « n'est pas un sentiment personnel », mais « l'effectuation d'une puissance de meute qui soulève et fait vaciller le moi. » Un affect tellement brut qu'il nous fait accéder à ce que Deleuze appelle le devenir-animal⁵.

Alors si on posait cette question basique : un animal de compagnie, à quoi ça sert, on pourrait sans doute répondre : à faire sa place à l'âme – donc à ce qui ne sert à rien, à ce qui se situe en deçà ou au-delà de l'utile. A ce propos, on pense aujourd'hui que dès le début de la domestication, il y a eu d'emblée à côté des animaux utiles, qui servaient à la chasse, à la garde, au transport, et à la consommation, des animaux inutiles, qu'on gardait près de soi, pour rien. C'est aussi ce qu'on voit dans certains peuples dits premiers, qui à côté d'une pléthore d'enfants, entretiennent des animaux de compagnie, que ce soient des porcs, des renards, ou des loups – ce qui montre que ces animaux de compagnie ne sont pas nécessairement des enfants de substitution, selon une interprétation trop courante, et qu'ils ne sont pas non plus le produit de l'urbanisation, comme l'ont pensé certains sociologues, qui voyaient en eux une sorte d'ersatz de la

³ . *Tous les chiens de ma vie*, cité dans *Si les lions pouvaient parler*, p. 1065.

⁴ . *La préparation au roman*, notes de cours au Collège de France..

⁵ . *Mille plateaux*, Deleuze et Guattari, p. 294.

nature, dans les villes où cette nature avait disparu. Plus essentiellement, l'animal de compagnie a sans doute à voir avec cet être-animal que tout humain a perdu et qui s'inscrirait en lui comme un paradis perdu – paradis perdu que cet animal vivant à nos côtés ouvrirait d'une certaine façon pour nous. Albert Demaret, qui tentait de faire le lien entre psychiatrie et éthologie, pensait par exemple que tous ces contacts tactiles que nous avons avec nos animaux sont une manière de retrouver en partie le grooming, le toilettage constant et les « papouilles » de nos cousins primates.

Et cette origine perdue, d'avant la productivité humaine, l'animal de compagnie nous la rendrait d'autant mieux que comme la nature, qui donne ses fruits pour rien, il est là lui aussi pour rien et nous ramène à la gratuité, ou en ce sens, à une sorte de « grâce », ou encore ce que certains ont appelé « l'amour pur » - pur, ici au sens de désintéressé. Je cite à ce propos l'écrivain Colette Audry : « l'amour pur n'existe pas entre humains. Mais un chien, on l'a pour l'aimer et en être aimé, un point c'est tout. Et même si on l'a pris pour autre chose, ça finit toujours par là »⁶. Alors bien sûr on peut voir dans ces propos une certaine idéalisation, l'amour d'un animal de compagnie n'est probablement pas si désintéressé, vu qu'il a besoin de nous en tout, en plus il faut évidemment mettre ce terme d'amour entre guillemets, vu qu'on ne saura jamais ce qu'est l'amour du point de vue d'un chien ou un chat. Mais en tout cas, ces animaux ne sont là que « pour l'amour », quel qu'il soit. Et cette zone où ils se situent, en deçà ou au-delà de l'utile, est celle aussi du jeu, dont Winnicott a montré qu'elle est celle où se nouent les premières relations à l'autre – et on peut voir comme souvent les animaux de compagnie nous incitent à jouer. Or cette zone du jeu, de la fiction, du possible, c'est celle aussi où s'ouvre l'art. Comme l'a souligné Heidegger, c'est là où quelque chose perd sa fonction qu'il peut devenir objet d'art, c'est quand les chaussures de Van Gogh ne lui servent plus à rien qu'elle lui apparaissent comme sujet d'un tableau. Et les animaux domestiques de même semblent ouvrir pour nous ce registre de l'art. Un chat, c'est un poème ambulante, dit le psychanalyste Jean Oury⁷. Et Proust confiera que quand il se met à écrire, il se fait chien⁸. Sans même parler, bien sûr, de toute l'inspiration que certains artistes ont trouvée dans les animaux qui les entouraient. Mais cette dimension esthétique, au double sens d'artistique et de sensitif, je crois que les animaux l'ouvrent même pour ceux qui ne sont pas artistes, en ce qu'ils invitent à un état qu'on pourrait appeler contemplatif. Ne nous conduisent-ils pas à une perception des choses qui se situe en deçà de leur signification, donc à ce retour aux choses mêmes que visait la phénoménologie, ou que d'une autre manière vise aussi, je crois, la méditation ?

Les animaux domestiques qui ne sont là que pour vivre à côté de nous, et en qui on peut percevoir la vie sous une forme peut-être plus décapée, plus brute qu'en nous, ne nous ramènent-ils pas au fait qu'« un vivant n'a besoin que de vivre », comme disait le philosophe Michel Henry ? Devant un chien qui soupire d'aise rien qu'à dormir à nos pieds, devant un chat qui se met ronronner simplement de se blottir contre nous, n'a-t-on pas l'impression d'être en face de la béatitude d'être, comme disent certains penseurs de l'Inde ancienne, ou plus exactement encore la béatitude de vivre relié à l'autre ? Et finalement dans cette relation si essentielle qui peut se tisser avec un animal de compagnie, ne cherche-t-on pas à se reconnecter à ce « fond de la vie », comme l'appelle le psychiatre phénoménologue japonais Bin Kimura, fond qui serait le fondement de

⁶ . *Derrière la baignoire*, cité par Roger Grenier, *Les larmes d'Ulysse*, p. 140.

⁷ . *A quelle heure passe le train ?*, Jean Oury et Marie Depussé.

⁸ . Dans une lettre à Reynaldo Hahn.

tous les vivants, fondement donc aussi des relations qu'ils peuvent tisser entre eux, qu'ils soient humains ou animaux ?

Moi qui m'intéresse depuis de nombreuses années au potentiel thérapeutique des animaux, je crois de plus en plus que si ceux-ci peuvent soigner notre âme, c'est essentiellement au sens où ils nous rechargent en vitalité. D'ailleurs je vous rappelle que l'*anima*, en latin, c'est l'âme au sens de souffle vital. Donc quand on dit qu'un animal de compagnie c'est comme notre âme, ça peut aussi être dans le sens où il nous rend vivants ou plus vivants. En travaillant avec des personnes qui se retrouvaient à la rue avec leur chien, combien de fois je n'ai pas entendu : « c'est grâce à lui que je ne me suis pas suicidé ». Un jour je suis aussi allée interroger les résidents d'un hôpital psychiatrique où une chienne perdue avait élu domicile, et où elle avait pris spontanément un véritable rôle de thérapeute. Et une des patientes qui était là m'avait dit à son propos : « on a tellement de mal à vivre, on a besoin d'une vie qui nous pousse vers la vie ». Ce qui m'a frappée, parce que je trouve que ça résume bien le rôle que peut jouer un animal. Donc je crois que si un animal de compagnie, ça ne sert à rien, c'est de ce rien qui fait le sel de la vie.

Je pourrais m'arrêter là, et on aurait presque l'impression d'un paradis retrouvé, où serait restaurée l'harmonie entre animaux et humains. Cependant il me semble que cette vitalité qu'on cherche auprès des animaux de compagnie, généralement on fait tout pour la leur enlever. A la plupart d'entre eux il ne reste plus l'ombre d'une liberté – ni celle de vivre leur sexualité, ni celle d'avoir une vie sociale avec d'autres congénères, ni même celle de se promener librement – certains ne pouvant pas sortir de nos appartements. Sans parler évidemment des oiseaux qui eux se retrouvent carrément en cage. Bien sûr ces animaux peuvent s'adapter à cette plus ou moins grande captivité, l'instinct de survie est généralement le plus fort. Mais de notre côté, à l'heure où l'éthologie comme la philosophie en viennent à les considérer comme des sujets, doués d'une vie psychique complexe, avec des sentiments individualisés, nous continuons à en faire les objets sinon les prisonniers de notre amour. Joël Dehasse, un vétérinaire comportementaliste, me disait un jour : « dans notre société un chien qui serait vraiment libre, on le tuerait ». Sans doute pourrait-on dire la même chose d'un humain vraiment libre. Mais quand l'humain choisit, pour certains avantages, de se plier aux lois humaines, lui il entre dans un système qu'il a lui-même fabriqué – pas lui individuellement mais ses congénères – alors que ce système restera toujours plus ou moins étranger à l'animal. Dominique Lestel, à propos de l'animal de compagnie, parle d'assujettissement : ce serait parce qu'il se soumettrait à notre structuration humaine qu'il deviendrait pleinement sujet. Mais n'est-ce pas là n'envisager qu'une forme humaine de subjectivité ? Pourquoi celle de l'animal aurait-elle besoin de l'homme pour se déployer ?

Par là je ne veux pas dire qu'il s'agirait de rendre à la nature tous nos chiens, nos chats, nos perroquets. D'ailleurs la plupart d'entre eux, trop transformés par leur cohabitation avec l'homme, n'y survivraient pas. Mais du moins pouvons-nous rester dans le souci constant de leur offrir la plus grande liberté possible, dans l'environnement le moins appauvri possible, pour leurs perceptions animales. Ce qui je crois ne peut qu'avoir aussi un effet libérateur sur l'humain, qui inversement en asservissant son animal de compagnie risque de se retrouver lui-même asservi – vu toutes les contraintes qui en découlent.

Si cet animal c'est notre âme, notre souffle vital, ou même le lien à cette nature dont nous nous sommes séparés, alors permettons-lui de respirer, et par là de nous donner ce qu'il peut nous donner. Et n'oublions pas que nous aussi sommes une espèce compagne,

comme le rappelle Donna Haraway, et qu'avec notre chien, notre chat, notre nac, on peut toujours se demander qui tient compagnie à qui.

